





Patrick Banon

Marie de Magdala
L'apôtre préférée de Jésus

DU MÊME AUTEUR

BIOGRAPHIES ET ROMANS HISTORIQUES

- Jésus. La biographie non autorisée*, Michel Lafon, 2013.
Moïse. L'homme qui devint un héros, Michel Lafon, 2011.
Le Jumeau du Christ, Presses de la Renaissance, 2010.
Bethsabée. Le secret de la reine de Jérusalem,
Presses de la Renaissance, 2008.
Flavius Josèphe. Un Juif dans l'Empire romain,
Presses de la Renaissance, 2007.
La Prophétesse oubliée, Flammarion, 2004.
Etemenanki, Flammarion, 2003.
Contes pour le troisième millénaire, L'atelier de l'archer/Puf, 1999.

ESSAIS

- Réinventons les diversités. Pour un management éthique
des différences*, First, 2013.
Il était une fois les filles..., Actes Sud Junior, 2011.
Les Religions, Eyrolles, 2011.
Ces femmes martyres de l'intégrisme, Armand Colin, 2010.
La Circoncision. Enquête sur un rite fondateur, In Folio, 2009.
La Révolution théoculturelle.
Comprendre et gérer la diversité religieuse dans notre société,
Presses de la Renaissance, 2008.
Pour mieux comprendre les religions, Actes Sud Junior, 2008.
Tabous et interdits, Actes Sud Junior, 2007.
Dieu et l'entreprise. Comprendre et gérer les cultures religieuses,
Éditions d'Organisation, 2006.
Dico des signes et symboles religieux, Actes Sud Junior, 2006.
Signes et symboles religieux, « Les ABCdaires », Flammarion, 2005.

Patrick Banon

Marie de Magdala
L'apôtre préférée de Jésus



Illustration de couverture :
Tintoretto, *Magdalena pénitente*

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*
© Éditions Michel Lafon, 2014
118, avenue Achille-Peretti - CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com
© 2014 Patrick Banon

Pour Sabine, Lou-Salomé et Lancelot.



« *L'enfer, c'est de ne plus aimer.* »

Georges Bernanos

« *Ce qui ne vous a pas été donné d'entendre,
je vais vous l'annoncer.* »

Évangile de Marie, 10, 8-9



AVANT-PROPOS

*« Celui qui est libre à l'égard du monde
ne peut plus y être traité en esclave. »*

Évangile de Philippe

La nouvelle lune se reflète sur la mer de Sel¹. En cette veille de la Pâque de l'an 31 ou 33, selon les calculs astronomiques et les réalités du cycle des saisons², Jean le Baptiste se prépare à être décapité sur ordre d'Hérode Antipas³. Dans le sombre cachot de la forteresse de Macheronte, dressée à la dernière extrémité orientale de la Judée, Yohannan, dont le nom hébreu signifie « Dieu

1. La mer Morte.

2. Nodet, E., *Flavius Josèphe : baptême et résurrection*, Éditions du Cerf, 1999, pp. 84-87 ; Schoch, K., « Christi Kreuzigung am 14. Nisan », *Biblica* 9, 1928, p. 48.

3. Fils d'Hérode le Grand, Iduméen nommé roi des territoires juifs par Rome, Hérode Antipas reçoit d'Auguste le titre de tétrarque de Galilée et de Pérée.

Marie de Magdala

fait grâce » sait que son rôle ici-bas s'achève. Mais il sait aussi que ses disciples continueront de transmettre son message de piété et de rémission immédiate des fautes. Il a été informé tout au long de sa captivité par ses disciples de l'activité de sa communauté et des progrès de Jésus dans le recrutement de nouveaux adeptes. Surnommé le Baptiste pour le rite purificateur d'immersion qu'il a initié, Jean accueille dans sa communauté celles et ceux dont l'âme a été au préalable entièrement purifiée par la Justice¹. Pour sceller leur nouvel état, il plonge ses disciples dans les eaux tumultueuses du Jourdain à proximité de Jéricho, la purification du corps complétant celle de l'âme.

Depuis la quinzième année² du règne de Tibère, Jean a pris le désert comme on prend le maquis. Ses prêches habituellement délivrés à Béthanie, « la maison des bateaux », au-delà du Jourdain – à ne pas confondre avec Béthanie, près de Jérusalem, où vivait la famille de Lazare –, subjuguent une foule de fidèles prêts à résister avec lui à la loi romaine qui s'impose petit à petit sur la loi biblique. Dans cette agitation politique et religieuse, nombreux sont ceux qui choisissent de revivre les temps mythiques de l'errance dans le désert. Des femmes et des hommes espèrent y retrouver l'intimité perdue avec le Dieu de l'Exode. Abandonnant leurs cités et leurs villages, ils marchent sur les pas des Hébreux qui jadis furent le joug égyptien pour se diriger vers la terre promise par Yahvé aux enfants d'Israël*. Ce qu'ils veulent, c'est d'abord la Justice, celle des

1. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XVIII.

2. En 28.

Avant-propos

uns envers les autres. Ce qu'ils espèrent, c'est le retour de Yahvé parmi Son peuple, et la venue du Sauveur qui les libérera de l'oppression romaine et les sauvera du Jugement final de Dieu.

C'est donc à l'est de la Galilée*, sur les rives du Jourdain, que se cristallise la renaissance d'un peuple exsangue. Traverser le Jourdain d'est vers l'ouest devient un rituel de revitalisation du peuple, de réappropriation de la terre souillée par les Romains et de renouvellement de l'Alliance* divine conclue jadis dans le désert grâce à Moïse.

Les disciples de Jean augmentent chaque jour. Au point que leur foi inébranlable inquiète Hérode Antipas. D'un mot de Jean, ils pourraient se révolter ! Pour la plupart des Galiléens à la nuque raide, ils sont les lointains descendants des Judéens exilés à Babylone au VI^e siècle avant J.-C.¹ et gardent de cette déportation une méfiance tenace envers le pouvoir romanisé de Jérusalem. Nourrissant un profond rejet des étrangers coupables de profaner la terre d'Israël, ils voient en Jean le retour d'Élie, prophète du IX^e siècle annonciateur du Jour de Yahvé, qui affirma l'universalité du dieu biblique et accomplit la première résurrection rapportée par les textes². Un prophète qui ne mourut pas, puisque c'est dans un char de feu que Yahvé l'enleva vivant vers le ciel. Beaucoup identifient donc Jean à Élie, y compris Hérode Antipas qui craint que sa

1. Déportés à Babylone par Nabuchodonosor, en 586 avant J.-C., les Judéens seront libérés vers 538 avant J.-C. par Cyrus le Grand. À leur retour en Judée, les rapatriés édifieront le Second Temple de Jérusalem et organiseront le culte d'Israël autour d'un dieu unique et universel.

2. II Rois, 2.

Marie de Magdala

décision de le faire décapiter n'attire sur lui la colère du dieu d'Israël¹. Mais a-t-il vraiment le choix ?

Jésus recrute ses disciples parmi ceux de Jean-Baptiste

Le jour même de l'exécution de Jean, quelques disciples viennent prendre son corps pour l'enterrer avant que le soleil se couche, puis vont informer Jésus de ce qui s'est passé². Dès l'arrestation de Jean, le Nazaréen s'était retiré à Capharnaüm, ne prêchant qu'en Galilée où il rallie les disciples du Baptiste et en recrute de nouveaux. Étonnamment pour celui qui est qualifié de « précurseur », Jean, de son cachot, avait envoyé des disciples interroger Jésus : « Es-tu Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre³ ? » Un doute qui annonce les tensions dans la nouvelle communauté entre fidèles de Jean-Baptiste et nouveaux disciples de Jésus. Devant la renommée grandissante du Nazaréen, même Hérode Antipas verra en Jésus Jean-Baptiste ressuscité⁴. Puis, certains disciples identifieront à son tour Jésus comme le nouvel Élie⁵, qui selon le prophète Malachie reviendra pour annoncer l'arrivée du jour du Messie* et du Règne de Dieu⁶.

Jean-Baptiste disparu, les premiers disciples qui rejoignent Jésus sont sans doute originaires de Bethsaïde,

1. Matthieu, 14, 5.

2. Matthieu, 14, 12-14.

3. Matthieu, 11, 2-3 ; Luc, 7, 18-19.

4. Matthieu, 14, 1-2.

5. Matthieu, 16, 14.

6. Malachie, 3, 23. Le Prophète vécut dans la communauté des Judéens rapatriés de la déportation à Babylone au commencement du V^e siècle avant J.-C.

Avant-propos

« la maison de la pêche », sur la rive orientale du Jourdain au nord-est de la mer de Galilée – Philippe, André, son frère Simon-Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée. Le regroupement de la nouvelle communauté se fait à partir d'un minuscule territoire au bord de la mer de Galilée, allant de Tibériade à Bethsaïde en passant par Capharnaüm et Magdala*.

« Jésus aimait Marie de Magdala plus que tous les disciples »

Évangile de Philippe

Marie qui vient de Magdala est donc d'abord une disciple de Jean. Peut-être même l'a-t-il baptisée. Lors de son exécution, elle a sans doute, comme d'autres, été dépitée qu'aucune nuée ne vienne l'emporter vers le ciel. Son corps enseveli, Jean n'est pas revenu à la vie. Une terrible déception pour certains, un signe d'espoir pour d'autres. Car si Jean est bien le nouvel Élie, venu pour ouvrir le chemin de Dieu¹, celui qui lui succède ne peut être que le Messie. Alors Marie rejoint la communauté de Jésus. Certes, la Magdaléenne ne correspond pas au profil des autres disciples, des hommes et quelques épouses et mères de famille qui les accompagnent. Pourtant, selon l'Évangile de Philippe², Jésus aimait Marie de Magdala plus que tous les disciples³. Peut-être en raison du message qu'elle

1. Isaïe, 40, 3.

2. Ancien disciple de Jean le Baptiste, devenu le douzième apôtre après la disparition de Judas.

3. Évangile de Philippe, 65, 111, 55.

Marie de Magdala

seule porte : celui de la Résurrection. Un prodige que les autres disciples n'imaginent pas encore. Peut-être aussi en raison de sa féminité. Car, avec Marie, c'est une moitié de l'humanité qui fait irruption dans l'histoire des hommes. Au nom de toutes les femmes, elle vient réclamer la part de liberté du féminin, une exigence systémique de justice qui va bouleverser le christianisme naissant autant que les traditions des anciens dieux.

De toutes les femmes qui ont traversé l'histoire des religions, Marie de Magdala dite Marie Madeleine se tient donc à part. Ni épouse, ni fille, ni mère, aucun statut social biblique ne la définit. Malgré les efforts de ses détracteurs pour l'enfermer dans un profil préconçu de prostituée repentie, pécheresse pardonnée, possédée exorcisée, sainte méritante ou tout simplement de femme, Marie M. existe par elle-même. Héroïne sans avoir versé de sang, femme fatale qui apporte la vie et non la mort en ce qu'elle fut la première à témoigner de la résurrection du Christ, la Magdaléenne vogue à contre-courant de la vision patriarcale du féminin, de ce monde où l'homme représente l'être humain officiel et la femme, réduite aux fonctions de son sexe, est cantonnée au foyer, infériorisée, souvent asservie, toujours marginalisée. Une femme juive en rupture avec son temps, Marie de Magdala, révélatrice du message chrétien et précurseur d'une pensée féministe, annonce les grands combats de l'humanité pour la liberté des asservis et l'égalité des femmes.

Avec deux millénaires d'avance, elle trace, par son comportement et ses exigences, les grandes lignes du fémi-

Avant-propos

nisme contemporain. Liberté de savoir, liberté de corps, liberté de mouvement, Marie M. brise à elle seule tous les tabous qui enferment les femmes dans leur foyer, contraintes à l'ignorance, leur sexe pour tribut, leur ventre comme début et fin de leur existence sociale.

Révolution dans la révolution, Marie de Magdala a initié une mutation inédite du féminin et du masculin qui n'a depuis jamais cessé d'inspirer l'espérance en un monde plus juste. Son rôle – essentiel à l'édification du message chrétien et à sa diffusion – fait de Marie de Magdala un personnage prophétique à plusieurs visages. Naturellement, exégèses, mythes et légendes se sont emparés de la Magdaléenne, l'ont parfois prise en otage, exaltant ou diminuant son rôle dans la grande aventure du christianisme, mais nul n'est jamais parvenu à effacer la complexité de son caractère et son statut à part du prêt-à-penser religieux.

Pour se faire une opinion sur cette femme à la réalité éblouissante, il paraît indispensable de cerner les trois temps dans lesquels elle évolue : le temps au I^{er} siècle de l'émergence du christianisme, le temps des Écritures du II^e siècle, et le IV^e siècle de l'officialisation du christianisme par Constantin le Grand, premier César d'un empire chrétien. Il s'agit de mieux connaître le désarroi du judaïsme noyé dans l'Empire romain, de ressentir l'urgence messianique tenaillant les mouvements religieux qui évoluaient autour du Temple de Jérusalem, et de mesurer l'immense bouleversement né de la conversion au christianisme de populations polythéistes.

Marie de Magdala

Cet ouvrage n'a pas la prétention d'apporter la vérité absolue sur Marie de Magdala – qui le pourrait ? Il s'agit de comprendre les circonstances de son existence et de découvrir les immenses bouleversements de son monde. À quels événements ont été confrontés les divers rédacteurs du destin de la Magdaléenne ? Pourquoi les textes canoniques puis ceux des Pères de l'Église* ont-ils cherché à troubler et amoindrir son action et son image ? Dans quelles circonstances les nombreux écrits relatant le rôle central de Marie de Magdala dans l'édification de la pensée chrétienne ont-ils été marginalisés, enfouis, cachés puis ignorés durant une quinzaine de siècles ?

Autant de textes, de récits et de commentaires qui conduisent à poser la question de l'essence même de Marie de Magdala. Initiée ou initiatrice, apôtre préférée de Jésus, simple disciple ou compagne, révélatrice et messagère de la Résurrection ? Son portrait fragmenté une fois réassemblé soulève une interrogation incontournable : Marie de Magdala est-elle la femme qui fonda le christianisme ?

— 1 —

La découverte qui bouleversa le christianisme

*« Est-il possible que notre maître se soit
entretenu ainsi, avec une femme,
sur des secrets que nous ignorons ? »*

Évangile de Marie, 17, 15-17

La diversité des communautés chrétiennes à travers l'Empire romain a produit une immense richesse de textes, d'Évangiles et de récits. Chacun exprime alors une lecture du message chrétien à la lumière de sa propre culture, de sa propre histoire et de son projet politico-religieux. Tandis que l'Église de Rome tente de créer une unité cosmique, d'uniformiser son message, d'éviter les schismes et le morcellement de l'empire, de nombreux écrits sont écartés, parfois interdits, souvent cachés. Ces textes perdureront pourtant à travers la mythologie du christianisme, ses

Marie de Magdala

fêtes, son iconographie, les légendes qu'ils inspireront et les commentaires souvent critiques des Pères de l'Église. Il faudra attendre la découverte du codex¹ de Berlin pour mesurer l'importance de la culture chrétienne alternative des origines. Les quatre traités qu'il apporte précèdent d'un demi-siècle la découverte de la bibliothèque de Nag Hammadi, qui à son tour mettra en lumière des dizaines de textes contraints jadis à l'ombre, avec un effet inédit et irréversible sur la compréhension de la pensée chrétienne.

Ces textes revenus à la vie sont traversés par une femme incontournable et pourtant minimisée par les écrits canoniques. Marie de Magdala y apparaît essentielle et ardente. Elle n'est plus cette femme floue, à la limite de l'hystérie, mais l'incarnation de la sagesse essentielle au grand projet divin pour l'humanité. Une découverte qui pose aussitôt la question de la place véritable des femmes dans le christianisme et dans la société en général.

La Vérité est partout semée

Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito² ! C'est ce qu'a dû se dire le professeur Reinhardt en poussant la porte d'une échoppe sans lustre du Caire. Le vice-consul d'Allemagne cherchait sans doute des textes pour nourrir sa réflexion sur la théologie grecque et l'interprétation

1. Codex*, au pluriel *codices*, est un terme latin désignant à l'origine un ensemble de tablettes en bois, puis de feuilles de papyrus reliées. L'invention du codex accéléra la diffusion de la pensée chrétienne à travers l'Empire romain.

2. Idée développée par Beaumarchais, Albert Camus, Albert Einstein, Théophile Gauthier, etc.

La découverte qui bouleversa le christianisme

allégorique de la poésie d'Homère, sa passion¹, mais il découvre dans l'amas de vieilleries de cet antiquaire un codex en bon état, auquel manquent une dizaine de feuillets. Une trouvaille à première vue sans grand intérêt.

Depuis que l'Égypte, sortie de la domination ottomane, est sous contrôle britannique², des fouilles systématiques ont été entreprises. Archéologues anglais, italiens, français et allemands creusent la terre, retournent les dépotoirs à la recherche de vestiges des civilisations grecque, romaine, juive, chrétienne et égyptienne. C'est l'antidote à la fragilité de la vie qu'ils cherchent. C'est un vaccin contre les certitudes qu'ils trouveront. En quatorze ans, des milliers de papyrus ont déjà été découverts. Pour la seule cité d'Oxyrhynque, située à une journée d'Al-Qâhira³, des trésors de la littérature grecque ont été mis au jour sous des strates de papyrus réduits à l'état de détritrus.

Le professeur Reinhardt a déjà fait l'acquisition à Louxor de soixante-neuf fragments de papyrus originaires de la forteresse d'El-Hibeh⁴. Un site à cent cinquante kilomètres au sud du Caire, sur la rive orientale du Nil, renommé pour son millier d'étonnants portraits funéraires, des visages énigmatiques peints sur du bois de tilleul, annonciateurs des icônes byzantines. Habitué de ces découvertes fascinantes, le vice-consul pourrait être déçu par l'apparente banalité du codex relié de cuir.

1. Une douzaine d'années plus tard, Karl Reinhardt publiera à Berlin un texte sur ce sujet : *De graecorum theologia capita duo*, Weidmann, 1910.

2. 1882.

3. Le Caire.

4. Ankirônpolis.

Marie de Magdala

Mais son instinct l'empêche de reposer sa trouvaille et de quitter la boutique. Les scribes d'antan n'avaient-ils pas pris l'habitude de dissimuler leurs écrits les plus précieux derrière une apparence ordinaire afin de tromper les pilliers ?

Certes le papyrus est rédigé en copte* sahidique, que le vice-consul ne maîtrise pas. L'alphabet est grec, et la langue égyptienne rehaussée de tournures dialectiques est pour lui difficile à déchiffrer. Mais son attention est aiguisée par les propos du marchand. Il affirme avoir acheté ce codex à un paysan d'Akhmîn, l'antique Panopolis¹ où jadis étaient vénérés Min, dieu de la fertilité, et sa parèdre² Âperet-Isis, déesse de l'amour, dont les représentations allaitant son enfant Horus semblent annoncer vingt-cinq siècles auparavant la Vierge à l'enfant de l'iconographie chrétienne.

Le marchand prétend que le codex aurait été trouvé dans la niche d'un mur. Une impossibilité, puisque aucun papyrus ne pourrait subsister après une si longue exposition à l'air libre. À l'évidence, le codex est resté tout ce temps enfoui à l'abri des intempéries. Karl Reinhardt comprend que le paysan, inquiet d'être accusé de pillage, a menti au marchand. C'est sans doute dans une tombe du cimetière d'Akhmîn ou d'une ville des environs que le paysan a découvert le codex. Probablement dans une tombe chrétienne, car si les païens et les Juifs utilisaient des rouleaux pour leurs écrits, les chrétiens préféraient les livres pour leurs textes saints. Un format plus économique

1. Cité du dieu Pan.

2. Divinité auxiliaire d'une autre divinité de sexe opposé.

La découverte qui bouleversa le christianisme

qui permet d'écrire sur les deux faces du papyrus. Un seul codex peut contenir l'équivalent de six rouleaux de papyrus de trois mètres de long. Un format mieux adapté aux déplacements nombreux de leurs fidèles et à la transmission scrupuleuse des textes bibliques, des Évangiles et autres apologies. De plus, dix ans auparavant, un Évangile attribué par son auteur à l'apôtre Pierre – un écrit du II^e siècle – avait été découvert à Akhmîn dans la tombe d'un moine. Ce qui accrédita l'intérêt de Reinhardt pour ce codex égaré entre un vase d'argile en forme de bouquetin et un feuillet de papyrus talismanique.

Si le codex de Berlin fut placé dans une tombe chrétienne entre les IV^e et V^e siècles, certains n'excluent pas la possibilité que le codex n'y ait pas été caché mais simplement offert au défunt afin de l'accompagner vers le royaume céleste lors de sa résurrection. Une théorie improbable, car les décorations des tombes chrétiennes, dès la fin du II^e siècle, évoquent généralement des scènes bibliques annonçant la Résurrection – Jonas sauvé du ventre de la baleine ou la résurrection de Lazare –, et sont généralement ornées de symboles du christianisme, un poisson, une colombe ou une ancre, garanties de l'accès du défunt à la vie éternelle. Mais pas de codex dans les tombes. Et celui de Berlin a donc bien été dissimulé pour éviter sa destruction ou pour protéger son propriétaire du sort réservé aux hérétiques, l'excommunication ecclésiastique, châtement d'une faute religieuse tenue pour une trahison envers l'Église mais aussi envers l'empire.

Marie de Magdala

Karl Reinhardt fit donc l'acquisition du codex pour le compte du musée de Berlin. Bien que convaincu de l'intérêt du texte, dont il devine l'ancienneté, il ne mesure pas encore son importance pour l'histoire du christianisme. De nouvelles découvertes viendront confirmer son intuition, à commencer par les travaux de l'égyptologue Carl Schmidt qui accueille le codex en 1896 à l'Académie des sciences de Berlin et entreprend sa traduction.

Évangiles apocryphes versus Évangiles canoniques*

Le codex de Berlin acquis par Karl Reinhardt sera le premier à exposer la richesse d'Évangiles qualifiés jadis « d'étrangers », des textes émanant de communautés chrétiennes à travers l'empire, mais non retenus au « canon¹ ». C'est-à-dire à la « règle » des écrits inspirés, comme définie par l'Église de Rome, lors du concile de Laodicée* vers 364, par le texte d'Athanase d'Alexandrie en 367 puis lors des conciles d'Hippone en 393 et de Carthage en 397. Le canon du Nouveau Testament, terme inventé par Tertullien² au début du III^e siècle, ne sera finalement précisé qu'au VI^e siècle par le décret dit de « Gélase » identifiant la liste des livres saints, notamment quatre Évangiles, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse, et faisant la liste des écrits à retenir ou à rejeter.

Les écrits ignorés ou mis de côté par l'Église seront désormais considérés comme apocryphes*, c'est-à-dire

1. Canon est issu du grec *Kanôn*, « roseau ». Le calame, un roseau taillé en pointe, apparut en Égypte au III^e siècle av. J.-C., fonctionne comme une plume. D'où le terme « canon » pour désigner un écrit de référence.

2. Théologien, figure de la communauté chrétienne de Carthage (v. 150-v. 220)*.

La découverte qui bouleversa le christianisme

cachés¹. Interdits de lectures publiques et de copies, ces écrits, qui portent pourtant la même légitimité historique que les écrits canoniques, feront l'objet de nombreuses tentatives de marginalisation par l'Église. Sous leur calame acéré, des détracteurs de talent – Irénée, évêque de Lyon du II^e siècle, Clément d'Alexandrie* au III^e siècle, le théologien Origène d'Alexandrie*, père de l'exégèse biblique, au IV^e siècle le traducteur de la Bible Jérôme de Stridon* (c'est-à-dire saint Jérôme), ou encore Eusèbe, évêque de Césarée – remettront systématiquement en doute l'authenticité de ces textes. Pourtant, le message chrétien, d'abord oral puis figé dans des *codices*, ne pouvait avoir été transmis dans une logique d'Église qu'après 70, date de la destruction du Temple de Jérusalem par Titus. L'Évangile attribué à Jean ne circulera probablement qu'à partir de la seconde partie du II^e siècle, soit plus d'un siècle après la crucifixion de Jésus.

L'éloignement entre le temps des faits et le temps de la rédaction des Évangiles, ainsi que la diversité des communautés chrétiennes à travers l'Empire romain apparaissent comme une menace pour la tradition en formation de l'Église de Rome. Ne négligeons pas non plus qu'à cette période nombre des écrits plus tard qualifiés d'apocryphes étaient encore inconnus par les champions du canon. Soit parce qu'ils n'avaient pas encore été rédigés, soit parce que ces textes ne leur étaient pas parvenus, soit encore parce qu'ils avaient été soigneusement préservés par les fidèles, enfouis dans le sable, dissimulés dans des cavernes ou enfermés dans des tombes. Comme cela a été sans doute le cas pour le codex de Berlin.

1. Apocryphe est issu du grec *apo*, « en dessous ».

Marie de Magdala

L'Évangile au féminin

Le codex de Berlin est constitué de quatre écrits distincts, dont le premier, attribué à une femme, reste le plus troublant. L'Évangile de Marie relate en effet le témoignage de Marie de Magdala, qui apparaît à la fois comme une initiée, un véritable apôtre et la compagne aimante de Jésus. Un Évangile qui pose la question de la place active des femmes dans l'initiation du message chrétien et sa transmission. Selon Marc, trois femmes découvriront le tombeau vide de Jésus¹ : Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le Petit et de Joseph, et Salomé, mère de Jean et de Jacques dit le Majeur, fils de Zébédée. Pourtant, c'est à Marie de Magdala seule que Jésus ressuscité apparaîtra en premier². Ni aux autres femmes, ni aux disciples masculins. C'est elle qui annoncera la nouvelle de la Résurrection à Lévi, André et Pierre, derniers apôtres* restés à Jérusalem.

Marie de Magdala, en témoignant de la résurrection de Jésus, signe l'acte de naissance du christianisme. C'est elle qui allume la foi nouvelle en identifiant Jésus au Messie annoncé par les prophéties bibliques.

Une rupture temporelle avec les divers mouvements du judaïsme qui espèrent toujours la venue du Sauveur : les pharisiens ou *perouchim*, « séparés », qui placent l'étude de la Loi au rang d'élévation spirituelle, les esséniens* ou « pieux », un mouvement monastique qui observe de stricts rites de purification, et les zélotes ou « zélés », connus pour leur retour aux traditions ancestrales du

1. Marc, 16, 1-8 ; Matthieu, 28, 1-8 ; Jean, 20, 1-2.

2. Marc, 16, 9 ; Jean, 20, 11-18.

La découverte qui bouleversa le christianisme

judaïsme et leur engagement à combattre coûte que coûte les occupants romains.

Inévitable donc que la découverte de l'Évangile de Marie continue aujourd'hui encore à déstabiliser nombre de chrétiens.

Le deuxième écrit contenu dans le codex de Berlin fit l'objet de commentaires dès 180 de la part d'Irénée de Lyon* dans son *Adversus Hæreses*¹. Le Livre des secrets de Jean, ou Apocryphon de Jean, rapporte la conversation de l'apôtre avec Jésus-Christ, reprenant les récits de la Genèse pour guider les Justes vers l'Autre Monde. Un texte qui remodèle le féminin, rappelant qu'Ève ne fut pas créée à partir d'Adam mais à côté de lui. En s'unissant, « ils deviendront, eux deux, une chair unique² », promet le texte, la sexualité faisant d'Ève la « Mère de tous les vivants ».

Le troisième écrit, la Sagesse de Jésus-Christ, expose l'enseignement de Jésus ressuscité à ses disciples, douze apôtres et sept femmes, dont Marie de Magdala qui questionne librement Jésus sur l'essence même de ses disciples : « D'où sont-ils venus ? Où iront-ils ? Et que font-ils ici ? » Une interrogation attribuée à la même dans l'Évangile de Thomas : « Tes disciples, à quoi ressemblent-ils ? – À des petits enfants³ », répond Jésus, les confiant comme des enfants à l'attention maternelle de la Magdaléenne.

Le quatrième traité du codex de Berlin est constitué de quelques extraits des Actes de Pierre, tentant de démontrer à travers un miracle accompli sur sa propre fille que la virginité est préférable à la santé !

1. *Adversus Hæreses* (I, 29) ou *Contre les hérésies*.

2. *L'Apocryphon de Jean*, « L'enseignement sur l'homme ».

3. Évangile de Thomas, 21, 2-4.

Marie de Magdala

Quatre textes à même de bouleverser la vision contemporaine du christianisme. Néanmoins, c'est d'abord l'Évangile de Marie qui dévoile une réalité originelle de la pensée chrétienne, notamment à travers son dialogue privilégié entre Jésus-Christ et Marie de Magdala.

L'Évangile de Marie est une traduction copte du V^e siècle d'un texte grec antérieur. Un nouveau fragment découvert en 1917 dans la région d'Oxyrhynque est daté du début du III^e siècle. Un texte de la même période sera identifié en 1983. La première rédaction de l'Évangile de Marie peut être datée du milieu du II^e siècle, contemporain donc de l'Évangile canonique attribué à Jean et de son Livre des secrets. Ce qui fait du seul évangile attribué à une femme un texte fondateur du christianisme. Avec trois versions, deux en grec, une en copte, l'Évangile de Marie exerça sans doute une réelle influence sur les premières communautés chrétiennes, non sans susciter une profonde défiance de la part de fidèles attachés à une organisation patriarcale du culte et de la société.

Aucune version de l'Évangile de Marie postérieure au V^e siècle n'a encore été découverte. Ni copies, ni commentaires, alors même que la transmission des idées chrétiennes à travers l'Empire romain n'a été rendue possible que par la multiplication des *codices* et leurs reproductions successives. Alors pourquoi l'Évangile de Marie a-t-il disparu au V^e siècle ? Le texte a-t-il fait l'objet d'un autodafé ? Les copies des écrits ont-elles été traquées et détruites ? Leurs détenteurs ont-ils été contraints de cacher ces récits pour sauver leur vie ?

La découverte qui bouleversa le christianisme

Nous devrions être prêts à la découverte d'autres versions de l'Évangile de Marie et, pourquoi pas, en retrouver les pages manquantes. N'avons-nous pas découvert en 2012 dans les sables d'Égypte le fragment d'un papyrus daté du IV^e siècle, relançant les débats sur le célibat de Jésus et son éventuel mariage avec Marie de Magdala ?

La publication du codex de Berlin ne se fera pas non plus sans difficulté, interrompue par un accident à l'imprimerie, puis par les deux guerres mondiales. Il aura fallu attendre la découverte, en 1946, sur la rive gauche du Nil au nord-ouest de Louxor, de l'incalculable bibliothèque de Nag Hammadi et l'intérêt immense qu'elle suscita pour qu'enfin la traduction du codex de Berlin soit publiée.

L'odyssée de la bibliothèque de Nag Hammadi

Si le codex de Berlin connaît un parcours parsemé d'embûches jusqu'à sa publication, ceux de la bibliothèque de Nag Hammadi auraient pu bonnement disparaître, oubliés dans une grotte, détruits par des superstitieux ou tout simplement cachés dans les coffres de collectionneurs.

En 1945, la Seconde Guerre mondiale prend fin. L'humanité se réorganise. En Basse-Égypte, près de Louxor, Nag Hammadi, l'ancienne Chenoboskion, « le champ où paissent les oies », va livrer l'un des plus importants trésors littéraires du christianisme : treize *codices* constitués de cinquante-deux traités dont quarante inédits. Des textes rédigés en copte, pour la plupart traduits du grec, dont les auteurs sont sans doute originaires de diverses régions de l'Empire romain, d'Égypte naturellement, mais aussi de Grèce, de Syrie ou encore de Judée.

Marie de Magdala

Deux frères, Mohammed et Khalifa Ali, de simples paysans à la recherche d'engrais naturel pour leur champ, déterrent par hasard au pied du Jabal al-Tarif, une montagne percée de dizaines de grottes, une jarre rougeâtre haute d'un mètre. Craignant de libérer un esprit malfaisant en ouvrant la jarre, les deux frères hésitent. Mais la perspective d'un trésor a souvent raison des superstitions les plus effrayantes. Renonçant à leur peur pour une réalité sonnante et trébuchante, ils brisent finalement la jarre, espérant y trouver des objets de valeur qu'ils pourraient revendre. À leur grande déception, ils ne découvrent qu'une douzaine de *codices* reliés de cuir tanné par le temps. De vieux livres abîmés ! Du papyrus dont ils ne peuvent comprendre les inscriptions. Rien de bien intéressant, car ils ne savent ni lire ni écrire, et ne parlent pas copte. Ils ont en leur possession un trésor d'une valeur inestimable et n'en ont aucune idée. Les livres sont généralement plus source d'ennui que d'enrichissement. Pourtant, dans le doute, ils rapportent leur trouvaille à leur village d'Al-Qasr. Il faut bien vendre ces vieilleries ! Ils réclament d'abord quelques livres égyptiennes, mais leurs exigences baissent au fur et à mesure des refus qu'ils essuient. Mohammed Ali a de quoi être déçu. Personne ne s'intéresse à ces livres, pas même le vieux copte du village qui pourtant devrait reconnaître l'écriture aperçue à l'église. Mohammed confie trois *codices* à un autre villageois dans l'espoir de susciter son intérêt. Mais ce sera peine perdue. Qui voudra de ces petits livres au cuir défraîchi ? Même un vieux prêtre d'Al-Qasr refusera de payer pour ces ouvrages. Alors, par lassitude ou par superstition, la mère de Mohammed jette un des livres au

La découverte qui bouleversa le christianisme

feu, sans doute le codex XII, contenant Les Sentences de Sextus, attribuées sans certitude à ce philosophe romain et païen du I^{er} siècle, et l'Évangile de Vérité, rattaché à la doctrine de Valentin*, un penseur gnostique du II^e siècle, dont ne subsistent que des fragments. Un geste tragique dicté par l'ignorance, mais aussi par la crainte de se trouver en possession d'écrits diaboliques qui pourraient lui porter malheur.

Entre-temps, le père de Mohammed est victime de la vengeance meurtrière de la famille d'un maraudeur abattu alors qu'il pillait les champs placés sous sa surveillance. Pris dans le sordide engrenage des « crimes d'honneur », Mohammed et ses frères assassinent sauvagement à coups de pioche le meurtrier de leur père. James McConkey Robinson, secrétaire du Comité international pour les manuscrits de Nag Hammadi fondé par l'Unesco, rapporte la rumeur que les frères ouvrirent la poitrine de leur victime et en dévorèrent le cœur¹. Désormais, Mohammed Ali craint à son tour pour sa vie, car le crime d'honneur, le devoir de vengeance du sang ne s'éteint qu'à la septième génération. Ce cercle sanglant ne prend généralement fin que faute de combattants. La tribu Huwwâra, à laquelle appartenait leur victime, voudra se venger. C'est certain. Leurs ancêtres à la réputation guerrière bataillaient jadis à dos de chameau, armés de javelots, d'arcs et de flèches. Même vaincus et pacifiés depuis des siècles, les Huwwâra n'ont perdu ni leur nom, qui désigne « les maîtres du

1. James McConkey Robinson, *The Nag Hammadi Library in English*, Brill/Harper & Row, 1977 ; « The Discovery of the Nag Hammadi Codices », *Biblical Archaeologist*, vol. 42, n° 4, 1979 ; *Les Manuscrits de Nag Hammadi*, Le Jardin des livres, 2008.

Marie de Magdala

pays », ni leur réputation de dominants. Alors Mohammed n'est pas prêt à quitter le territoire de son propre clan pour risquer sa vie en territoire huwwâra. Les *codices* sont donc loin des préoccupations du paysan.

Malgré l'insistance d'antiquaires qui ont entendu parler de la découverte de manuscrits dans la région et flairé la bonne affaire, il préfère ne pas retourner au Jabal al-Tarif où il a découvert la jarre. Ce serait pour lui trop dangereux. Deux membres de son clan ont déjà été abattus par le frère de sa victime. Mohammed n'a pas tort de s'inquiéter. Une dizaine d'années plus tard, le fils de sa victime ouvrira le feu sur sa famille lors d'une réunion dans son village, faisant une vingtaine de victimes. Lui-même en réchappera de justesse. Prudent donc, Mohammed refusera longtemps d'identifier le site de sa trouvaille.

Ayant appris que les *codices* sont des écrits chrétiens, Mohammed confie un codex à un prêtre copte. C'est le beau-frère de ce prêtre, un enseignant d'anglais dans les écoles de la région, qui en devine la valeur. Le codex III, contenant le Livre des secrets de Jean, l'Évangile des Égyptiens, la Sagesse de Jésus-Christ, le Dialogue du Sauveur et l'Épître d'Eugnoste, sera aussitôt acquis pour à peine trois cents livres par le Département des antiquités égyptiennes.

Nous sommes en 1946. La rumeur se répand que des œuvres coptes très anciennes sont vendues au marché noir. Le codex I, contenant notamment la Prière de l'apôtre Paul, l'Épître de Jacques, le Traité sur la Résurrection et le Traité tripartite, est vendu aux États-Unis, puis offert en cadeau d'anniversaire au fameux psychanalyste Carl Gustav Jung, initiateur du concept d'inconscient collectif

La découverte qui bouleversa le christianisme

et auteur notamment des *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*¹. Un historien prend connaissance du désormais codex de Jung et, se rendant compte qu'il s'agit d'un des manuscrits découverts à Nag Hammadi, avec l'accord de l'Institut Jung, avertit les autorités égyptiennes. En 1952, les douze *codices* sont enfin réunis au Musée copte du Caire. L'Évangile de Thomas, l'Évangile de Pierre, les Actes de Pierre, l'Épître de Jacob, l'Apocalypse de Paul, l'Apocalypse d'Adam, l'Apocryphon de Jean et l'Évangile de Vérité : autant de facettes de l'âme chrétienne « née de la Lumière, là où la lumière naît d'elle-même² ». Rien ne dit néanmoins que d'autres manuscrits ne soient pas encore en circulation ou entreposés dans le coffre d'un collectionneur. N'avons-nous pas découvert l'Évangile de Judas à la fin des années 1970, enfoui depuis dix-sept siècles dans les sables de l'Égypte ?

Et les certitudes volèrent en éclats

Outre la publication du codex de Berlin vers 1950 et de la bibliothèque de Nag Hammadi en 1956, cette seconde moitié du XX^e siècle aura été riche en découvertes. Déjà en 1936 est publié un des plus anciens papyrus chrétiens, un fragment de l'Évangile selon Jean, trouvé à Oxyrhynque, et daté de la seconde partie du II^e siècle. En 1945, des fragments de l'Évangile de Thomas daté du III^e siècle sont mis au jour. Le monde chrétien n'est pas seul à être ébranlé, à cette même période, par la réapparition des textes

1. *Symbole der Wandlung*, 1912.

2. Évangile de Thomas, 50, 5-7.

Marie de Magdala

fondamentaux. En 1947, un berger découvre sur la rive nord-ouest de la mer Morte un autre trésor du patrimoine religieux de l'humanité, enfoui dans une grotte. Des jarres contenant environ huit cent soixante-dix rouleaux de papyrus, les fameux manuscrits de Qumrân. Les années 1950 seront donc celles de la divulgation au grand public de textes bouleversant les certitudes du judaïsme et du christianisme. Si les rouleaux de la mer Morte apportent un éclairage concret sur la pensée du judaïsme hors du Temple de Jérusalem, la publication du codex de Berlin aura un effet incontestable sur la pensée de l'Église catholique, et plus largement sur l'histoire convenue du christianisme primitif. Et si Marie de Magdala était la pierre sur laquelle Jésus avait choisi de bâtir son Église, et non l'apôtre Simon-Pierre ? Et si c'était une femme qui initia le message chrétien et non un homme ?

Un siècle avant la découverte de ces *codices*, la *Sophia*¹, ou « Foi de la sagesse », élève Marie de Magdala au rang d'héritière du Royaume de la Lumière. Ce traité, rédigé d'abord en grec puis traduit en copte vers le II^e siècle, découvert au début du XVIII^e siècle, traduit en latin puis en français entre 1851 et 1856 – de son véritable titre « Les Rouleaux du Sauveur » –, rapporte l'enseignement prodigué par Jésus dans les douze années suivant sa résurrection. Marie de Magdala y apparaît comme la première parmi les apôtres. Une place qui mécontente Simon-Pierre. « Nous

1. Connue sous le titre *Pistis Sophia* donné en 1760 par son découvreur C. Woide, rédigé en grec vers 330, puis traduit en copte vers 350. Il s'agit du compte rendu de l'enseignement secret que Jésus aurait divulgué durant les années qu'il passa sur terre après sa résurrection et avant son ascension fixée douze ans plus tard.

La découverte qui bouleversa le christianisme

ne la supportons plus ! se plaint également son frère André à Jésus. Marie de Magdala ne cesse de t'interroger et nous empêche d'intervenir. » Mais le choix de Jésus est fait. Marie M. reste sa préférée. Selon la *Pistis Sophia*, sur les quarante-six questions posées à Jésus après sa résurrection par ses disciples, trente-neuf le sont par Marie de Magdala. C'est bien elle, dotée du pouvoir féminin de la sagesse terrestre, qui s'unit à Jésus, telle l'humanité à son Sauveur. Ce statut privilégié de Marie M. précisé aussi par l'Évangile de Philippe en fait l'initiée chargée de révéler le message chrétien. N'est-ce pas à elle qu'est attribuée la transmission par écrit des révélations de la Seconde Apocalypse de Jacques, contenue dans ce précieux codex V de la bibliothèque de Nag Hammadi, un récit mettant en scène Jacques, frère de Jésus, premier responsable de la communauté judéo-chrétienne à Jérusalem, où il fut lapidé en 62¹ ?

1. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XX, 197-203.